Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 83 (1956)
Heft: 1

Artikel: Le nez au vent
Autor: Burnand, René
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-229744

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le nez au vent

par *René Burnand*

J'ai fait, un premier samedi de septembre, l'ouverture de la chasse en compagnie d'un ami de Vulliens. En spectateur. Son chien courait, le nez dans l'herbe, reniflant, cherchant frénétiquement les traces laissées dans la rosée par le passage des renards, les sabots des chevreuils, le vol rasé des perdrix.

L'idée m'est venue de goûter à mon tour aux richesses de ce monde des odeurs que nous prodigue la campagne, et que nous aspirons tous les jours mais sans les identifier, sans les dénombrer. Quelques jours plus tard, j'ai quitté Lausanne, un matin, décidé à explorer l'air ambiant pendant toute ma promenade vers le Jorat. Et je veux vous raconter ma chasse.

En ville rien que des déceptions, des odeurs chimiques : la fumée de l'essence, âcre au gosier, le relent d'asphalte et de caoutchouc montant de la chaussée polie par les pneus. Voilà le « parfum » des cités ; voilà ce qu'offre à l'odorat notre civilisation raffinée. Parfois, de la porte entr'ouverte d'un salon de coiffure m'arrivait au visage une écœurante odeur de cosmétique et de lotions, mêlée à celle du poil roussi par le fer à « permanentes ». Plus loin, le soupirail d'une cuisine en sous-sol m'envoyait une succulente vapeur de rôti — tout de suite noyée dans la nappe de gaz et de bitume dont toute la ville est intoxiquée.

Et voici qu'après un trajet en tramway, je mets pied à terre, j'aborde le chemin communal, tantôt pierreux tantôt terreux, qui va côtoyer les haies, les prés et les bois, desservir une ferme foraine et traverser un village de chez nous. Tout de suite soulagé, grisé, vous pensez : « Ah ! que c'est beau, que c'est salubre. » Réalisez que c'est l'odeur, d'abord, qui vous a saisi, l'odeur oubliée. De là votre jouissance, que vous imaginiez seulement visuelle, artistique, rêveuse. Non c'est un contact ; c'est votre corps qui s'émeut. A l'asphalte ont succédé les herbages et les labours ; le relent des moteurs a fait place au vent qui passe, léger, imprégné du parfum des guérets, des feuilles, de l'eau qui glougloute sous une passerelle. Vous l'aspirez et votre cœur tressaille, car c'est l'odeur originelle, celle de la terre dont vous êtes né. Un char vient à votre rencontre. Un paysan conduit l'attelage. L'odeur du harnais, des chevaux fumants vous saisit aux narines — puis aussitôt s'évanouit, en même temps que s'éloigne le roulement pesant des roues et le heurt des sabots sur les pierres. Le char, à distance, est suivi par un vieux. Il fume dans sa pipe à couvercle un tabac paysan dont la bouffée saine et forte vous pénètre au passage. Et de nouveau la bise l'efface, apportant de l'horizon le parfum des plantages et des forêts mêlé aux froides vapeurs de la brume qui lentement s'allège, s'effiloche aux ramures des hêtres, laissant paraître dans une blancheur irisée un premier rayon chaud.

Dans un guéret une place grise calcinée marque la trace d'un feu. Des rames presque consumées, de la braise éteinte monte une odeur de cendres. Un noyer domine le chemin montant. Des noix éclatées jonchent le sol. J'en ramasse

quelques-unes et l'odeur des coques vertes que je déchire, celle de l'amande croquante sont le fumet délicat de l'automne, âpre comme celui des feuilles mortes que mon pied froisse sur la route humide.

Voici les premières toitures rouges émergeant des vergers. Devant une ferme cossue la courtine se carre, soutenue par des rouleaux de paille tressée, entourée de flaques de purin mordoré qui suinte de partout. Cette odeur d'ammoniaque vous rebute ? Pas moi. Je l'aime autant que celle, plus tenace encore, plus insistante du fromage et du séré qui sort de la laiterie avec un paysan portant une boille. Toute la place du village en est saturée ; vous devinez — bien rangées sur les rayons de la cave — les magnifiques roues de Gruyère à la couenne élastique et dure qui sont l'une de nos richesses.

Pour charmer les narines délicates qu'offusqueraient ces odeurs agressives, un jardin s'offre. Il ne sent ni l'oignon ni le poireau car les légumes sont invisibles, dissimulés par une palissade de « piquettes » qu'étoffe une riche garniture de dahlias, de capucines, de reines-marguerites. Leurs essences embaumées que le soleil distille sont aussi grisantes à votre odorat que les corolles roses, rouges, cuivrées, violettes sont ardentes à vos yeux.

... Rangez-vous. C'est un char de gerbes qui tourne pour s'engager sur un pont de grange. Les pieds des chevaux cognent sourdement le plancher. Une poussière farineuse qui sent le pain vous prend à la gorge, mêlée voluptueusement au parfum sucré du regain déjà entassé sous la charpente, jusqu'aux lucarnes embuées de toiles d'araignée.

Au pressoir communal des hommes sont au travail, les manches relevées. Ils écrasent des fruits à cidre. Le bouquet du moût vous pique les narines. On vous offre dans un verre côtelé le jus trouble et ravigotant sorti des petites poires dures que broie la machine. Quelques pas vous amènent devant le four à pain. Tartes aux pommes, salées, miches encore chaudes... Un parfum de pâte, de pétrin, de cumin vous fait jeter vers les femmes un regard quémandeur...

A quelque distance travaille le menuisier. Bruissement déchirant des scies, coups de marteau, grincement de rabot. Les copeaux et la sciure s'entassent sous l'établi. L'odeur résineuse qui monte du bois est comme une évocation du bûcheronnage d'hiver, un rappel de la forêt jonchée de troncs abattus, d'écorce arrachée saignante de sève...

Tout auprès, vous attaque l'odeur métallique de la forge, odeur grise et coupante comme les fines esquilles d'acier jonchant le sol noir, parmi les escarbilles projetées hors du foyer qui rougeoie près de l'enclume.

Et me voici, tout le village traversé, rendu à la libre campagne. Je rencontre un troupeau qui passe tout sonnant de cloches avec la senteur épaisse et vivante des vaches émanée des flancs dorés, des tétines gonflées, senteur d'étable, de bouse et de lait, chaude comme un contact.

Toutes ces odeurs arrachées au vieux sol nourricier par le travail des hommes libres sont chargées de la substance même de la vie. Si elles émeuvent si puissamment, si doucement votre cœur comme votre chair c'est qu'elles émanent de la terre dont vous êtes fils, à laquelle vous retournerez.

Maison vaudoise et de confiance